

L'ARGENT ET LA VIE
PAGE 6

BIBUNE DE GAUX



***De Québec à Nouméa
en passant par Nantes***

Si vous emmenez votre femme en voyage d'affaires, vous pourrez l'un et l'autre en faire, des affaires.

Vous, les vôtres.

Elle, les affaires plaisantes.

Emmener votre femme, voilà une bonne idée! Pour elle, c'est l'occasion de s'évader du train-train quotidien. Pour vous, c'est la perspective d'un voyage d'affaires enfin différent: il ne ressemblera vraiment à un voyage d'affaires que pendant les heures de travail.

Mais c'est une bonne idée surtout pour une autre raison: un voyage d'affaires de ce genre est bien meilleur marché que vous ne pensez. En effet, votre femme bénéficiera du «tarif pour époux» accordé par Swissair: 50% du tarif normal. Cette importante réduction est

valable pour les vols aller et retour (max. 5 jours) les deux personnes voyageant ensemble.

Cinq jours dans une des villes suivantes:

| | | | |
|-----------|------------|------------|-----------|
| Alger | Casablanca | Istanbul | Munich |
| Amsterdam | Cologne | Lisbonne | Nice |
| Athènes | Copenhague | Londres | Oslo |
| Barcelone | Düsseldorf | Madrid | Palma |
| Belgrade | Francfort | Malaga | Paris |
| Bruxelles | Gênes | Manchester | Prague |
| Bucarest | Hambourg | Milan | Rome |
| Budapest | Helsinki | Moscou | Salzbourg |

Stockholm Tunis Vienne
Stuttgart Varsovie Zagreb

P.S. Il va de soi que le «tarif pour époux» ne s'applique pas uniquement aux voyages d'affaires. Renseignez-vous auprès de Swissair ou de votre agence de voyages IATA.



Plus vite, plus loin.

TRIBUNE DE CAUX

N° 4 — AVRIL 1974

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris
Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20

Cahier mensuel publié par le Réarmement moral à destination du monde francophone. L'actualité sous un éclairage original. Le reflet d'une action mondiale visant au changement de la société par le changement de l'homme.

Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation :

Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Catherine Guisan, Philippe et Lisbeth Lasserre, Danielle Maillefer, Noëlle Mariller, Philippe Schweisguth, Daniel Mottu.

Administration et diffusion :

Nancy de Barrau, Jean Fiaux, Hélène Golay, Jacques Meyer, Marcel Seydoux.

Société éditrice :

Editions, théâtre et films de Caux S.A.

Composition, tirage offset :

Imprimerie Corbaz S.A., Montreux.

Eloge de la sagesse

Dans une interview récente, M. André Malraux nous met en garde contre la folie à laquelle le monde contemporain semble s'abandonner. Nos nations sont secouées par des crises que ne peuvent circonscrire leurs dirigeants. Elles s'habituent à voir ceux-ci démissionner, puis reprendre le pouvoir car personne d'autre ne semble disponible pour mieux faire. Où s'est réfugiée la sagesse si la folie semble s'être emparée de la vie politique et internationale? Aurions-nous dans une folie technocratique porté des savants au pouvoir en écartant les sages?

Il est trop facile de faire le procès des autres, et surtout des hommes publics. Devrions-nous d'abord nous demander où s'est réfugiée la sagesse dans notre vie? Quelle place lui faisons-nous? Combien de temps consacrons-nous à nous retirer de la vie folle que nous menons, courant après notre emploi du temps, fonçant à 140 kilomètres à l'heure vers la mort qui nous at-

Le premier de nos sujets du mois est consacré à l'initiative d'un groupe de Nantais, persuadés que les vérités proclamées par le Réarmement moral depuis vingt ans sont plus que jamais « dans l'air ». Selon eux, on est arrivé à « la partie la plus exigeante qui en est la mise en pratique ». Caux, cet été, permettra « non de rassembler des thèses

tend au bout de la vie? Quand laissons-nous la sagesse qui habite notre moi intérieur s'emparer de nous, nous donner la paix, le silence et le sens de notre destinée? La folie des démocraties se brise dans le silence des consciences de ses citoyens.

Une lettre d'Asie nous apprend qu'une cinquantaine de personnes se sont réunies un de ces dimanches pour une journée de réflexion sur l'avenir du pays. Le témoignage, l'échange d'expériences, le silence, le recueillement ont jalonné cette journée. Trois ministres, quatre généraux, un conseiller présidentiel y participaient aux côtés de mères de famille, d'enfants et des gens les plus simples.

Méditons l'exemple d'un pays où les hommes qui décident sentent l'importance d'apprendre avec les gens ordinaires à être sages.

De quelle sagesse pourrions-nous nous réclamer si demain les hommes que nous critiquons nous demandaient notre aide?

ou des catalogues de critiques, disent-ils, mais une somme d'expériences vécues et le récit des changements dont nous aurons été témoins ».

L'autre sujet, l'argent, préoccupe chacun. Mais il ne devrait pas nous obnubiler sur les aspects essentiels de la vie qui ne se monnayent pas.

Un soir de bal

C'est elle qui nous a raconté l'histoire. A vrai dire, c'est une histoire d'amour... si l'amour sait dire ce qu'il souhaite et faire ce que l'autre désire.

Ils étaient jeunes mariés à l'époque et ils habitaient un hameau voisin du nôtre. Christian dirigeait la ferme de la sucrerie. C'était au printemps et, à la fin d'une longue semaine de travail intensif dans les champs, Christian rentre un peu tard le soir à la maison.

« Dépêchons-nous de souper, lui dit-elle, et ensuite on ira danser! C'est la fête à Cormeilles, avec un bal, et demain dimanche tu pourras faire la grasse matinée... Tu veux bien, dis, m'emmener danser? »

« Oh! écoute, Marie-Madeleine, je suis

A TRAVERS CHAMPS

vraiment fatigué, je voudrais bien aller me coucher. Tant pis pour le bal... Ce sera pour une autre fois. »

Ils sont au lit depuis un quart d'heure quand elle entend Christian qui demande : « Tu dors, Marie-Madeleine? » — « Non, pas encore... » — « Tu as bien envie d'aller danser? » — « Oh oui! » — « Alors hop, debout! On se lève et on y va! » Et les voilà qui font toilette pour une longue soirée de bal.

Quand ils sont prêts à partir, c'est Marie-Madeleine, cette fois, qui demande : « Dis donc, Christian, ce bal... si on le laissait tomber? Tu es fatigué, on ferait mieux d'aller dormir... »

Et adieu le bal! *Ph. Schweisguth.*

SOMMAIRE

- 4 **INITIATIVE NANTAISE**, par des Français de Loire-Atlantique
- 6 **L'ARGENT ET LA VIE**
- 8 **BLOC-NOTES VIËTNAMIEN** par Jean-Jacques Odier et Gérard Gigand
- 11 **UN SYNDICALISTE ANGLAIS DANS LA MÊLÉE**, par J.-M. Duckert
- 13 **AU PAYS DU NIGER**, par Robin Evans

Photo de couverture : Bureau international du travail.

Initiative nantaise pour le monde francophone

Les conférences de Caux, on ne le dira jamais assez, sont le fruit d'initiatives prises par des hommes de la base qui, sur le terrain, s'efforcent d'agir dans l'esprit du Réarmement moral. Typique à cet égard est la session qui aura lieu du 1^{er} au 11 août. Elle est née dans l'esprit de quelques Français du port atlantique de Nantes qui s'en expliquent ci-dessous et relatent l'une des premières étapes qu'ils ont franchie pour assurer à ces journées une participation européenne. Sans doute parlera-t-on beaucoup le français à Caux durant cette session — et qui ne s'en réjouirait ? — mais c'est dans une perspective largement ouverte sur le monde entier qu'elle se déroulera.



Nous sommes quelques familles de l'Ouest de la France, certains de nous formés par le syndicalisme ouvrier, d'autres conduits par les circonstances de la vie à partager les soucis et les espoirs de nations lointaines. Tous nous avons une grande ambition : édifier une société au service de *tous* les hommes.

Un proverbe asiatique dit ceci : « Le plus grand voyage commence par le premier pas. » De même, la société nouvelle ne se construit pas sans une révolution intérieure qui commence avec soi. A une révolution économique nécessaire, il faut impérieusement ajouter une révolution des esprits plus profonde. Les deux vont de pair.

Chez nous, comme ailleurs, des usines s'ouvrent, d'autres se ferment. Ici on licencie, là on manque de main-d'œuvre. L'homme au milieu de cela demeure inquiet. Et pourtant nos chantiers navals font notre fierté, nos industries mécaniques et alimentaires aussi. Notre sol est généreux. Nous habitons près de l'Océan qui nous incite à connaître le vaste monde. Bien des habitants de la planète sont aux prises avec des problèmes plus graves que les nôtres. Déjà au printemps 1967 un défi nous avait atteint que nous avons relevé.

C'est Rajmohan Gandhi, petit-fils du Mahatma Gandhi, parlant à l'Hôtel de Ville de Nantes et s'adressant en fait à toute l'Europe industrialisée, qui nous disait : « Mettez en pratique les vérités profondes de votre héritage chrétien, appliquez les principes du Réarmement moral et nous vous suivrons. »

Comme Français nous sommes assez forts sur les idées théoriques, beaucoup moins sur la mise en pratique. D'ailleurs nous espérons toujours qu'on nous jugera d'après nos idéaux. Et pendant ce temps-là, qui nous reprocherait de juger *les autres* d'après leurs actes ?

Mais dans nos familles et au travail, nous avons vérifié ceci :

Blâmer autrui aboutit à des étincelles, pas forcément à la lumière.

Il est plus efficace de transformer l'interlocuteur et s'allier avec lui que de le contrer.

Celui qui renonce à critiquer, qui reconnaît sa part de torts découvre avec son ancien adversaire des solutions qui n'étaient le monopole ni de l'un ni de l'autre, mais une solution qui reçoit l'éclairage de l'honnêteté, et qui était jusque-là inaperçue.

Or à Caux ces dernières années au cours des assemblées internationales réunies dans le site incomparable des Alpes suisses où le Réarmement moral s'est fait connaître au monde entier, nous avons connu la mise en pratique d'un tel programme, partant de quelques hommes, et atteignant les moteurs essentiels de nos nations. Il nous est apparu qu'en 1974 les francophones — et pas seulement ceux d'Europe, mais aussi ceux d'Amérique, du Maghreb, d'Afrique noire, du Proche-Orient, d'Asie et d'Océanie — avaient un rôle à jouer.

Nous vous convions du 1^{er} au 11 août à un rassemblement s'adressant à ceux qui, à un titre quelconque, veulent être responsables de l'évolution de leur région, de leur pays. Une occasion de tirer des conclusions d'avenir en confrontant les expériences, les échecs, les difficultés, les succès.

M. Guy AUDRAIN, orthopédiste, M. et M^{me} Emile BOURGOIN, serrurier, M^{lle} Marie-France CUERQ, professeur, M. et M^{me} Philippe DENIS, industriel, membre du Conseil économique et social des Pays de Loire, M. Jean FERRÉ, retraité cadre de l'industrie, conseiller municipal, M^{lle} Marie-Françoise GIRARD, secrétaire, M. et M^{me} Pierre GUILBAUD, chef de travaux, chantier naval, M^{lle} Geneviève GUILLET, sage-femme, M. et M^{me} Paul HÉDIARD, agent général d'assurances, M. Michel HÉNAULT, technicien EDF, M. et M^{me} Claude JOUBERT, reprographe, M. et M^{me} Jean-Paul LACROIX, attaché de direction, M^{lle} Germaine LAMOUREUX, assistante sociale, M. et M^{me} Robert LAURENT, directeur de clinique, M. et M^{me} Gérard LE GOFF, électricien port de Nantes (*photo ci-contre à gauche*), M. et M^{me} Bernard LEGRAND, dessinateur, administrateur du Port autonome de Nantes-Saint-Nazaire, M. et M^{me} Philippe LOBSTEIN, inspecteurs départementaux de l'Education nationale, M. et M^{me} Jean MÉHAT, ajusteur mécanicien, M. et M^{me} Claude MERCIER, électricien Port de Nantes (*photo ci-contre à droite*), M. Loïc MORICE, employé d'assurances, M. et M^{me} Maurice NOSLEY, Jean-Louis NOSLEY, élève ingénieur, M. et M^{me} Auguste PAYS, employé, M. et M^{me} René PROU, chaudronnier, M. et M^{me} Raphael RIALLAND, agriculteur, président de la Chambre d'agriculture de Loire-Atlantique.

Aux Pays-Bas, face à la réalité européenne

A l'invitation de syndicalistes néerlandais, des Nantais appartenant à l'activité portuaire et industrielle de la métropole de l'Ouest se sont rendus à Rotterdam, le plus grand port du monde.

Les rencontres qui ont eu lieu pendant trois jours et auxquelles participaient aussi des Belges et des Allemands, font partie d'un plan dont l'objectif est ambitieux : bâtir l'Europe grâce aux hommes de la base.

Les Nantais ont été accueillis notamment au chantier naval Verolme (3500 salariés) par le secrétaire du comité d'entreprise entouré de trois délégués. Plusieurs heures ont été consacrées à la visite des installations ainsi qu'à des discussions approfondies sur les grandes questions du jour.

L'un de nos hôtes était Piet Boukes, membre du comité d'entreprise du plus important chantier naval de Rotterdam, la société RDM employant 5000 salariés. M. Boukes, qui siège au bureau d'une des trois grandes Confédérations syndicales ouvrières, a précisé pour les Français l'évolution dont la Hollande est aujourd'hui le théâtre.

« Tout comme en France, dit-il, on ne peut plus parler ici de misère ou d'extrême pauvreté excepté pour quelques cas sociaux. Les gens commencent à réfléchir sur le sens des choses. Nous venons de vivre dans nos industries vingt années de coopération. Cet esprit provenait de la fraternité scellée dans les camps de concentration ; dès 1945, patrons et ouvriers qui avaient eu à souffrir ensemble de l'occupation nazie, ont agi de concert comme s'ils s'étaient jurés à eux-mêmes de ne jamais laisser se reproduire la misère des crises économiques d'avant-guerre.

» Aujourd'hui, cette coopération s'effondre. Les syndicats s'estiment frustrés des fruits de la participation. Les travailleurs constatent que l'automation a modifié la manière de produire ; d'autre part, la concurrence a introduit des tensions qui n'existaient pas autrefois.

» Mais surtout les gens se posent la question : qui doit commander, qui doit détenir le pouvoir dans l'entreprise ? Qui doit décider des choix de notre économie ? »



Les Nantais reçus par le secrétaire (3^e à droite) du comité d'entreprise des chantiers navals Verolme à Rotterdam.



Trois des signataires de la lettre d'invitation : MM. Nosley, Pays et Bourgoïn. Au fond, le port de Nantes.

M. Boukes a ajouté : « Nous avons parlé de ces questions à Bruxelles avec nos camarades français. Ceux-ci nous ont fait part des positions des syndicats vis-à-vis des patrons. Les situations d'affrontements sont courantes chez vous. Ici, ce n'est pas habituel. Vous avez dû acquérir une certaine expérience. Envoyez-nous des hommes qui pourraient nous faire profiter de ce que vous avez appris dans ce domaine. »

« Le Réarmement moral m'a appris que la chose extraordinaire est réalisée par des hommes ordinaires.

» Je pense que ce principe s'applique aussi à une nation décidée à promouvoir une société au niveau du monde qui soit à la fois plus juste et plus fraternelle. Ceci implique qu'aucune nation ne se considère comme une superpuissance dont les richesses économiques et les moyens militaires suffisent à imposer une loi aux pays moins nantis. Ceci implique aussi, et c'est mon vœu le plus cher, que la France s'applique avec opiniâtreté à nouer des liens réalistes et fraternels avec toutes les nations pour créer une véritable Europe unie dans l'objectif final d'un monde enfin équilibré pour le plus grand bien des hommes. »

Bernard Legrand, conseiller général de Loire-Atlantique et membre du Conseil général des Pays de Loire.

» Les travailleurs hollandais sont favorables à l'Europe unie, mais ils ont de la méfiance envers la France. Il est très important que vous soyez venus à ce moment. »

Cette méfiance des Hollandais envers la France devait être exprimée encore plus fermement par un responsable de la puissante Fédération néerlandaise des syndicats, de tendance socialiste. « Vous les Français, dit-il, vous êtes nationalistes. Ici on lit couramment dans nos journaux : puisqu'on a tant de difficultés, on devrait essayer de mettre sur pied une Communauté européenne sans la France. »

Il serait facile de réagir. Au lieu de cela, nous essayons de comprendre, car il n'y a pas la moindre malveillance dans l'intervention de notre ami. La France à Bruxelles défend ses intérêts, il arrive même qu'elle impose ses vues aux « Neuf ». C'est à ce moment-là que les Hollandais voient en la France un pays assez fort pour se passer des autres et qui n'écoute pas leurs arguments.

De bonne grâce, les Nantais ont reconnu qu'il y a toujours un certain chauvinisme chez nous. Dès lors, il s'est trouvé des Hollandais pour admettre qu'eux-mêmes avaient des torts.

Ceci explique assez le rôle de l'homme ordinaire dans une nouvelle approche du problème européen. Créer des liens d'homme à homme entre syndicalistes, des liens marqués du sceau de la franchise et orientés vers un but désintéressé, c'est déjà amorcer la révolution intérieure sans laquelle il ne peut y avoir d'esprit européen.

Maurice Nosley.

Instrument de bonheur pour les uns, source de malheur pour les autres, l'argent détient de nos jours un pouvoir tel que nul ne saurait concevoir l'existence sans lui. Pourtant, il n'est pas plus réaliste d'en faire le but de sa vie que de vouloir s'en passer et il est tout aussi vain de l'adorer comme une idole que de le condamner. C'est avant tout notre façon de nous servir de cet outil qui joue un rôle déterminant et qui, dans la Bible ou dans la morale populaire, est constamment mise en cause.

Car actuellement le plus important est non seulement de disposer des moyens de vivre, mais simplement d'avoir une raison de vivre.

Lorsque le Français voit apparaître sur son petit écran un ministre des finances brillant et sûr de lui, mais qui lui annonce : « Les choses vont mal, deux des trois chiffres que je vais vous communiquer sont mauvais », il éprouve un sentiment d'impuissance et se trouve démuné de tout moyen d'action, surtout quand on lui dit par-dessus le marché que le gouvernement ne peut rien contre les événements extérieurs et que, dans une telle situation « il faut avoir les nerfs solides ».

En période de crise monétaire comme celle que nous traversons, que viennent aggraver encore les problèmes énergétiques et économiques, il vaut la peine de braquer le projecteur, non seulement sur le comportement des gouvernements ou des sociétés multinationales, mais sur celui de l'homme ordinaire, qu'il soit aisé ou qu'il tire le diable par la queue.

Alors se posent les vraies questions : en période de crise, à quelles valeurs attachons-nous le plus de prix ? D'après ce qui se passe en ce moment aux quatre coins du monde, il semble que l'or reste aujourd'hui, indubitablement, la valeur la plus prisée. On se précipite, en France sur le « Napoléon », en Suisse sur le « Vreneli ». Dans ce domaine, les particuliers réagissent exactement de la même façon que les émirats du

golfe Persique ou les trésoriers des grandes compagnies qui tâchent de convertir en or leurs dollars ou autres monnaies chancelantes.

On se prend alors à penser que n'avoir rien à placer est encore la meilleure recette d'une vie tranquille dans ce monde fou qu'est le nôtre.

Il n'en reste pas moins que pour des millions de gens l'angoisse et l'insécurité sont la réalité quotidienne : les prix et les loyers montent, les restrictions menacent : comment se tirer d'affaire ? Si nous attendons des autres qu'ils prennent leurs décisions en fonction de « l'intérêt général », qu'en est-il de notre comportement de particulier ?

Voici trois textes de personnes complètement différentes l'une de l'autre et qui ne cherchent pas à énoncer une doctrine ni même à proposer une recette-miracle, mais qui aideront peut-être l'un ou l'autre à mieux se situer dans ce domaine où chacun de nous a tendance à osciller entre la peur et l'espoir.

Entre la peur et la foi

« En ces temps où les prix augmentent tellement, nous dit M^{me} L. de Paris, je suis facilement prise de panique. Mon argent vaudra-t-il demain autant qu'aujourd'hui ? Que faut-il acheter immédiatement que je ne pourrai peut-être pas me payer demain ? Ainsi je me trouve souvent devant le choix entre la peur et la foi. Quand je me laisse prendre par la peur, j'achète plus facilement des choses inutiles, aggravant du coup l'inflation que je crains tant. De même un pays qui connaît des difficultés économiques a tendance à oublier les problèmes, souvent plus graves, des autres pays. Car les possessions peuvent être la prison qui nous possède, dans laquelle nous nous enfermons nous-mêmes et dont nous ne pouvons sortir qu'en nous mettant entièrement au service des autres. Dieu, qui sait si bien s'occuper de nous, n'aurait-il pas la même grâce dans les jours de crise que dans les temps faciles ? »

« Je suis veuve de mineur, nous écrit du nord de la France M^{me} Vanquelef ; mon mari est décédé en 1968, emporté par cette terrible maladie qu'on appelle la silicose. Je bénéficie donc d'une pension pour maladie professionnelle en plus de sa retraite pour 38 années de service dans les mines.



CIRIC

L'ARGENT

« Du temps où il travaillait, nous avons eu toutes sortes de déboires, entre autres le chômage et la maladie, ce qui fait que nous n'avons jamais connu et pu apprécier ce qu'on appelle l'aisance.

« Chez mes parents, avant mon mariage, j'ai toujours connu ma mère faisant des prouesses pour joindre les fins de quinzaine, car dans les mines, les hommes étaient payés à la quinzaine. »

La joie de donner

« Maintenant, l'heure de la retraite a sonné. Je peux vivre sans souci d'argent, mais n'en suis pas plus heureuse pour ça, ayant eu tellement l'habitude de vivre modestement.



ET LA VIE

« Je trouve ma joie dans la façon de donner et surtout de pourvoir aux besoins du Réarmement moral dans la mesure de mes moyens, car je sais que cet argent est utilisé pour une bonne cause à travers le monde et cela me réjouit le cœur, à la pensée que mon mari et ma fille, elle-même décédée depuis trois ans, m'approuvent et me soutiennent. »

• A l'autre extrême, voici les réflexions que nous a livrées, non sans humour, un industriel suisse, M. Anliker. Paradoxalement, ses conceptions rejoignent le témoignage que l'on vient de lire. M. Anliker dirige à Lucerne une importante entreprise de construction et il s'est acquis une solide réputation de bon gestionnaire et de patron « social ».

« Dans notre monde, ce sont trop souvent le compte en banque et les biens au soleil qui déterminent notre image de marque et c'est avec l'argent que viennent la considération et l'influence. L'ennui, c'est que celui qui vise au gain est tellement occupé qu'il n'a plus le temps de jouir de ce qu'il gagne et lorsqu'avec l'âge il trouve enfin le temps de se servir de son argent, il est obligé de constater que ses besoins ne sont plus ce qu'ils étaient lorsqu'il était jeune.

Un million dans le cercueil

» La période durant laquelle un homme peut gérer ce qui lui est confié est relativement brève. C'est justice qu'à notre mort nous n'emmenions rien avec nous. Il y avait une fois un homme très riche qui avait précisé dans son testament que l'on devrait, après sa mort, placer un million dans sa tombe. Vint le jour où ses trois fils durent exécuter la décision. Le premier, trouvant ridicule d'immobiliser inutilement une telle somme, proposa que l'on n'en fit rien. Le deuxième, au contraire, soutenait qu'il fallait respecter cette dernière volonté du père. Le troisième, qui était dans les affaires, suggéra que l'on déposât un chèque dans le cercueil. On serait ainsi fidèle au testament de leur père, disait-il, et libre à lui de toucher le chèque ou non !

» Pour les gens aisés, les possibilités de dépenser de l'argent sont assez limitées. Manger trop, c'est mauvais pour la santé. Une cure d'amaigrissement dans un établissement spécialisé, c'est décidément beaucoup trop cher pour pas grand-chose ! Une voiture confortable et rapide, à quoi cela sert-il sur nos routes encombrées où la vitesse est limitée ? Une belle villa, ce n'est pas très agréable pour l'épouse, qui doit beaucoup travailler à une époque où les domestiques sont rares. Voyager ? Les hôtels du monde entier se ressemblent. Ou bien, on peut ne plus travailler et vivre de ses rentes. C'est ce qu'a fait récemment un de mes anciens camarades de classe. Le malheureux s'ennuie et ne sait pas comment tuer le temps !

» Soyons sérieux : nous ne trouvons pas l'harmonie intérieure aussi longtemps que nous voulons quelque chose pour nous-mêmes. C'est en nous donnant totalement à Dieu et en le considérant comme le propriétaire de nos biens que nous serons enrichis.



M. Anliker.

» La richesse, c'est l'art de donner et de se limiter. Pendant les 36 années de ma carrière, il m'est souvent arrivé de faire de très bonnes affaires. Mais le succès matériel ne m'a jamais rendu heureux. Ne rend heureux que ce que l'on fait pour les autres.

» Le pommier porte ses fruits d'année en année. Il n'y a aucun mérite. C'est dans sa nature de porter des fruits. Et c'est dans notre nature de nous rendre utiles. Les lois de Dieu agissent en chacun de nous et il s'agit de savoir si nous sommes ses instruments. Les gens pensent que je suis un chef d'entreprise travailleur à qui le succès sourit. En fait, je ne suis qu'un instrument et ma fonction est de gérer une affaire. Il me suffit de puiser à la source intarissable.

» Nous sommes le produit de notre conscience. La question est de savoir si l'on peut réveiller cette conscience à une assez grande échelle. Une décision qui revient à chaque individu. »

Peut-être que quelques-uns d'entre vous, amis lecteurs, voudrez nous faire part de vos expériences et de vos idées dans ce domaine. Nous en serions heureux, car nous avons tous besoin de faire face à ces questions avec réalisme. D.M. et P.L.



la poursuite de la réussite matérielle et de l'avancement, qui avaient été jusque-là son but — et, nous dit-il, le principal sujet de conversation avec sa femme — a maintenant perdu tout son attrait. Sa déclaration sonne juste. Notre interlocuteur s'émerveille lui-même du changement qui s'opère en lui.

Quatre objectifs

18 février. Lors d'une réunion, une haute personnalité militaire nous avait dit : « Si nous avons des dirigeants honnêtes, nous pouvons en vingt-quatre heures gagner la confiance et l'appui de la population. Alors les Nord-Viêtnamiens n'auront plus qu'à ramener leurs troupes au-delà du 17^e parallèle. » On a l'impression qu'un nombre croissant de dirigeants du pays partage cette conviction. A la veille de la fête du Têt, le Président Nguyen Van Thieu avait dit sa détermination de poursuivre quatre objectifs : consolider la sécurité, augmenter la production économique, réformer l'appareil administratif, assainir la société. Il a ajouté : « La première étape pour nettoyer la société sera de nettoyer du haut en bas l'administration, les rangs de l'armée, les cadres, la police, de détruire une fois pour toutes les menées partisans, l'achat des fonctions publiques, le gonflement fictif du personnel militaire, le marché noir, le commerce avec les communistes, les profiteurs de l'économie, etc. » Il a ajouté qu'il voulait, en déployant tous ces efforts, amener le bonheur dans chaque foyer.

Ces promesses ne seront-elles, comme souvent par le passé, que du vent ? Le Président a peut-être apporté avant-hier un début de réponse à cette question en démettant de ses fonctions un de ses ministres impliqué dans une affaire de maisons de jeux. Neuf établissements de ce type ont été fermés à la suite d'un raid de police qui s'est soldé par l'arrestation de 500 personnes et la confiscation de cinq millions de piastres (40 000 FF). Est-ce le début d'une politique de fermeté ? La destitution du ministre a été suivie d'un remaniement du gouvernement qui devrait en principe donner une plus grande cohésion à l'équipe dirigeante.

22 février. A Dalat, où nous passons quelques jours, nous sommes reçus à l'École supérieure de Guerre politique. Nous prenons la parole devant 800 officiers-stagiaires et élèves-officiers. Malgré la foule impres-

BLOC-NOTES VIETNAMIEN

L'année dernière, sous le titre *Le Viêt-Nam du Sud, une réalité avec laquelle le monde doit compter*, Jean-Jacques Odier nous avait livré les conclusions de son premier voyage dans ce pays après le cessez-le feu. De nouveau au Viêt-Nam il nous envoie quelques-unes de ses notes quotidiennes.

17 février. Cet après-midi, réunion hebdomadaire du groupe qui s'est formé spontanément depuis quelques mois autour des

idées du Réarmement moral et qui nous a d'ailleurs invités à venir l'aider. Il y a là, aujourd'hui, des personnes appartenant aux professions libérales, des fonctionnaires et leurs épouses, des militaires. Nous sommes frappés par la soif d'apprendre, le sérieux avec lequel tous abordent le Réarmement moral. A la fin de la réunion, nous observons ce que nos amis appellent la « minute de silence » (quelle que soit sa durée, d'ailleurs). Chacun ensuite fait part des pensées qui lui sont venues. Ce moment est émouvant. Un de nos amis constate à quel point

sionnante et la rigueur militaire, l'atmosphère de cette grande salle est sympathique. Aussitôt après nos interventions, les interrogations fusent du parterre. La question qui nous est posée partout — et même ce matin, (dans un collège catholique de jeunes filles, le *Couvent des Oiseaux*, par une élève de 14 ans) — est celle-ci : « Que fait le Réarmement moral dans les pays communistes ? » Dans notre réponse, nous soulignons que les idées, au contraire des équipes que nous formons, n'attendent pas d'être invitées. Le Réarmement moral, à notre sens, s'adresse à tous les peuples sans distinction d'idéologies et tous les peuples en ont besoin. Comment les communistes, cependant, pourraient-ils croire à l'existence d'une idéologie supérieure à la leur si nous ne faisons pas, dans les pays dits libres, la démonstration d'une société non seulement plus prospère, ce qui n'est qu'une demi-solution, mais surtout plus équitable et plus satisfaisante pour le simple citoyen ?

Au *Couvent des Oiseaux*, ce matin, Gérard Gigand a posé la question aux élèves : « A partir de quel âge peut-on se sentir responsable de la vie de son pays ? » Du milieu de la jeune foule s'élève alors une petite voix : « A partir de six ans. » Qui dit mieux ?

Devant deux cents étudiants

23 février. Nous nous étonnons des rafales de mitraillettes que l'on entend presque chaque nuit. Les réponses qui sont données à nos questions nous désarment : « C'est une sentinelle qui a quelque peine à réveiller le camarade qui doit monter la garde après lui. » Ou bien : « Les soldats s'ennuient, alors ils s'amusez comme ils peuvent. » Nous constatons ici qu'il est très difficile d'obtenir une réponse satisfaisante aux questions. Les gens se sentent-ils obligés de répondre aux étrangers, même par un non-sens ?

Serait-ce perdre la face que de dire : « Je ne sais pas » ? Bien sûr l'état de guerre et d'insécurité créent un climat de gêne. Les gens ne veulent peut-être pas trop approfondir.

Nous avons parlé aujourd'hui devant deux cents étudiants de l'Université catholique de Dalat. On sent parmi les étudiants d'ici, comme nous l'avons ressenti dans le delta, un certain malaise. Ce sont eux, en fin de

compte, qui comprennent le moins le sens d'un conflit qui a commencé avant leur naissance et qui risque de les broyer en une minute avec tout ce qu'ils ont mis des années à acquérir. C'est parmi eux que la folie de cette guerre vous saute aux yeux. Et cependant, comment s'en sortir ?

A la Confédération du Travail

24 février. Au retour de Dalat, nous passons par la côte et nous arrêtons, à la frontière de deux provinces, dans un lieu enchanteur, plages de sable fin face à l'étendue bleu roi de la mer de Chine. Un hélicoptère vient se poser sur les dunes. Un homme en sort en courant, saute dans une voiture et vient à notre rencontre. C'est le chef de la province de Bin Thuân. Autour d'un déjeuner campagnard, il nous en parle. Lorsqu'il l'a prise en mains il y a quatre ans, l'insécurité rendait toute circulation pratiquement impossible. La production de riz de cette province, pourtant riche, était minime. De nombreux paysans vivaient tour à tour sous la coupe des communistes et des gouvernementaux. Le chef de province leur proposa un choix : « Si vous voulez travailler avec les communistes, c'est votre droit. Si vous voulez notre protection, alors faites le sacrifice de vous regrouper en villages plus importants. » Notre interlocuteur estime que pratiquement la totalité de ces 20 000 personnes peut maintenant cultiver ses terres et se rendre sur les tombes des ancêtres en toute sécurité.

Aux Américains, il a dit : « Donnez-moi non pas trois cents chars, dont je ne saurais que faire, mais 300 bulldozers. » Ce qui lui permit de défricher de nombreuses terres incultes et de les distribuer aux paysans ainsi qu'aux soldats cantonnés sur les lieux. Ces derniers peuvent compléter leur maigre solde sans avoir à recourir à des moyens douteux. Cette année la production de riz est deux fois et demie celle d'il y a quatre ans.

26 février. Un dîner pris chez des amis nous apprend beaucoup de choses. Tout d'abord, l'élasticité de la vie de famille, au bon-sens du terme. Dans ce pays où il n'y a pas de sécurité sociale, c'est la famille dans son acception la plus large qui prend le relais, absorbe les chocs. Si quelqu'un crie misère, est privé de son travail, la solidarité

familiale joue. La nature même du repas vietnamien en est la preuve. L'emploi des baguettes fait que les morceaux sont coupés fins. Il n'y a donc pas, comme souvent en Occident, un morceau par personne. Les quantités préparées font que s'il y a pour six, il y en aura pour dix. Sauf naturellement chez les plus miséreux, ceux qui comme c'est actuellement pour certains, se voient obligés par le coût de la vie de sauter un repas. Les statistiques sur le chômage sont très difficiles à établir, mais nous n'avons pratiquement jamais été les témoins de cas de malnutrition au Viêt-Nam.

Excuses

27 février. Un officier vient nous voir. Il est très conscient de l'étendue de la corruption. Il a lui-même refusé plusieurs fois une nomination de chef de province, sachant qu'il devrait payer sa charge. Mais il nous dit aussi : « Les hommes honnêtes sont plus nombreux qu'on ne le croit. Mais ils sont dispersés. Il faut que nous nous connaissions et que nous travaillions au coude à coude. » C'est pourquoi il se tourne vers le Réarmement moral.

1^{er} mars. Une trentaine d'ouvriers nous reçoivent au centre local de la Confédération vietnamienne du travail à Bien Hoa. Il y a des dockers, des travailleurs du marché, des représentants du syndicat des cyclopushes, des papeteries... Le contact s'établit immédiatement. Les questions qu'ils nous posent témoignent du bon sens, de la chaleur de cœur de ces hommes. Ils ne se plaignent pas de leur sort et accueillent le Réarmement moral avec une compréhension réfléchie. « Merci, nous dit un travailleur du marché, de nous avoir apporté aujourd'hui les quatre critères. » Un de ces ouvriers est fier de nous parler en français : il a passé quatorze ans comme ajusteur chez Renault à Billancourt.

2 mars. Ce matin, nous étions invités à l'inauguration d'un Centre médical à l'architecture fort élégante. Il a été donné par la Corée du Sud tandis que les installations sont américaines. Autour du premier ministre, sont rassemblés le gouvernement, le corps diplomatique et le Tout-Saigon. C'est l'occasion pour nous de rencontrer une série

de personnalités au gré de la visite des salles. Belle réalisation, mais apprenons-nous, un lourd fardeau pour le Ministère des finances. Voilà qui illustre les difficultés actuelles du Viêt-Nam. Il faut investir, créer une infrastructure sociale, mais le budget de la nation est encore trop dépendant de l'aide extérieure pour absorber le coût de cette infrastructure. Le seul remède est dans la création d'un esprit nouveau qui permette une plus grande sécurité dans les campagnes et une augmentation sensible de la production agricole. C'est là la priorité pour le Viêt-Nam, et les communistes le savent. Cela explique en partie pourquoi la guerre, à moins d'un effort persévérant dans ce sens, n'est pas près de se terminer.

J.-J. Odier.

Au royaume des neuf dragons

Nous venons de passer quatre jours dans le delta de ce Mékong tentaculaire que les Vietnamiens appellent *Cuu Long*, le fleuve des Neuf Dragons.

La puissance de ce fleuve semble « condamner » cette vaste région à la prospérité. De part et d'autre de la route, les rizières à perte de vue ne sont coupées que de forêts touffues d'un vert luxuriant. Entre les champs, de gracieuses Vietnamiennes cheminent, rentrant de l'école avec l'Ao dai noir et blanc des écolières, surmonté du chapeau conique. Toute une population de paysans courbés et laborieux s'affaire.

En traversant en bac deux bras immenses du Mékong, nous laissons de côté une cité lacustre de pailotes sur pilotis ; elle est surmontée d'une forêt d'antennes de télévision plus dense que celle d'un immeuble parisien.

Sur les routes excellentes, l'aiguille du compteur kilométrique avoisine souvent 120 km/h. Ces voies, construites par les Américains, sont maintenant entretenues par le génie militaire dont nous voyons les goudronneuses à l'action. Au sortir d'un village, nous devons soulever les câbles d'une nouvelle ligne à haute tension que des électriciens sont sur le point de tendre. Maints



A Dalat notre correspondant Jean-Jacques Odier vend des livres du Réarmement moral. Au fond à gauche, Gérard Gigand.

détails nous apparaissent comme autant de signes de l'attitude résolument optimiste et entreprenante des Vietnamiens.

Nous pénétrons dans Thoi Long, village typique de la région. A peine sommes-nous sortis de voiture qu'un essaim d'enfants aux mines réjouies, jaillis de je ne sais où, nous enveloppe pour ne nous quitter qu'à notre départ. 48 % de la population vietnamienne a moins de 15 ans.

De chaque côté de la rue principale, les villageois méticuleux offrent leurs denrées alimentaires ; tout est propre et bien agencé. Un sampan motorisé nous entraîne sur la rivière qui court parallèle à cette rue et la prolonge ; il nous conduit entre les cocotiers et les palmiers chez un fermier. Les enfants nous suivent en courant en file indienne le long de la rivière entre les porcs, les canards et les poules.

La campagne rayonne le calme et la sérénité et pourtant un fusil mitrailleur est là, prêt à parer à tout « imprévu ».

Notre hôte, qui tient à nous montrer qu'au Viêt-Nam on sait cuisiner, fait sur moins de deux hectares 24 millions de piastres (200 000 FF) par an d'oranges, de bananes et d'ananas. Un rendement à faire rêver.

La conversation avec nos hôtes nous confirme que cette région a su prévenir l'infil-

tration communiste. Thoi Long, un « gros » village, compte plus de 20 000 habitants dans ses huit hameaux. Celui de notre agriculteur s'étire sur plus de trois kilomètres le long de la rivière. L'infiltration communiste y est donc facile. Notre hôte explique qu'un véritable esprit communautaire a pu défendre le village contre toute ingérence extérieure. Les propriétaires terriens, maintenant expropriés d'une grande partie de leurs terres par la réforme agraire, ont su créer cet esprit avec les gens de condition plus modeste.

A Can Tho, la grande ville de la région, mon cœur se serre à la vue de l'enterrement d'un jeune soldat ; sa femme pleure sur son cercueil.

Nous parlons à des étudiants dans les villes. On nous écoute avec beaucoup de discipline — l'obtention du sursis militaire dépend du succès dans les études — et d'attention. On nous pose de nombreuses questions concernant l'engagement proposé par le Réarmement moral. Ces étudiants, qui sont un peu isolés du monde extérieur, nous demandent de revenir le soir afin de poursuivre l'échange.

A Long Xuyên nous sommes reçus à l'université bouddhiste ouverte par les « Hoa hao ». Le président de cette secte nous y accueille dans un français châtié et nous offre un déjeuner plantureux. Cet homme ressent les erreurs faites par la France dans son pays. Nos excuses le touchent. « J'ai confiance en la France, nous dit-il, car elle a ses principes de liberté, d'égalité, de fraternité. » Méritons-nous un tel éloge ?

Sur le chemin du retour, une institutrice nous vend de délicieux bonbons au tamarin qu'elle fait elle-même pour compléter sa maigre paye et celle de son mari fonctionnaire.

Malgré les soldats postés à chacun des nombreux ponts solidement reconstruits, les cimetières et les bases de l'armée, malgré des difficultés économiques, on garde le souvenir de l'accueil, du sourire des hommes, des femmes et des enfants. Comment ne pas penser que ce grenier est destiné à nourrir toute la péninsule indochinoise et au-delà ?

Gérard Gigand.

En raison des fêtes de Pâques, le numéro 5 de la *Tribune de Caux* (mai 1974) paraîtra avec un certain retard. Nous prions nos lecteurs de nous en excuser.

DANS LA MÊLÉE

Au cœur d'une usine anglaise

Jock Gilmour est un Ecossais installé depuis vingt ans à Luton, aux portes de Londres ; il est délégué d'atelier aux usines Vauxhall qui emploient 23 000 travailleurs.

« Nous vivions auparavant dans le sud de l'Ecosse, rappelle-t-il, où, comme mon père, j'ai travaillé dans l'industrie du bois. On m'avait baptisé Herbert William Gilmour ; mais selon la tradition britannique personne, dans le milieu ouvrier, n'est interpellé par son vrai nom, alors tout le monde en Ecosse m'appelle Jock ; en Angleterre par contre, je deviens John H. W. »

« Nous avions décidé, avec ma femme Helen, d'avoir deux enfants, poursuit-il. D'abord ce fut une fille, puis un garçon. On fit à celui-ci un baptême grandiose. Notre joie fut de courte durée : il devait mourir, à l'âge de cinq mois. Cette expérience aurait pu être désastreuse. Mon père, chrétien convaincu, n'avait-il pas perdu la foi d'un jour à l'autre lorsque mon grand-père avait péri dans un accident de la route ? Mais ma foi se renforça dans l'épreuve. Aujourd'hui, ma femme et moi avons neuf enfants et cinq petits-enfants.

Tout en militant dans les syndicats et le Parti travailliste, j'ai toujours voulu souder le travail et la foi, mais j'agissais en amateur, par idéalisme et sans aucune ligne directrice, sans étalon de mesure autre qu'un vague sens de ce qui était juste ou faux. Le jour de l'anniversaire de ma femme, en 1969, nous sommes allés voir une pièce de théâtre du Réarmement moral. J'y ai rencontré des gens qui comme moi cherchaient à mener une lutte qui apporte une satisfaction réelle. Ils m'ont appris à faire preuve d'un discernement plus profond, à différencier le blanc du noir, le juste de l'injuste. Il m'est devenu impossible de simplement critiquer « de la touche ». Pour Jock et Helen c'était le début d'un combat.

« Des moments de silence et de réflexion m'ont permis d'agir de façon décisive. Ce pouvoir directeur m'aide énormément, mais ma faiblesse est de ne pas y recourir assez souvent. Quand je demande à Dieu comment m'y prendre, les choses bougent et souvent de manière inattendue. »

Du coin où elle est assise, Helen interrompt son mari : « Lorsque je me suis mise à la pratique du silence, ma première pensée fut d'écrire au PDG de Vauxhall, M. Hegland. Mon mari m'a d'abord ridiculisée ; jamais auparavant je n'avais écrit de lettre de ce genre... Lorsque je lui ai montré le brouillon il n'arrivait pas à croire que cela venait de moi ! »

La lettre fut expédiée et avec elle une invitation à venir voir une pièce de théâtre, *L'élément oublié*, qui traite des relations entre ouvriers et patrons, mettant aussi en scène leurs familles. « Si l'on ne peut pas diriger son propre foyer, inutile d'espérer diriger une usine, s'exclame Jock. On ne peut simplement pas donner le meilleur de soi-même lorsqu'un autre problème vous pèse. »

« La semaine qui suivit, poursuit Helen, j'ai reçu une lettre de Madame Hegland, la femme du PDG. Le fait que j'avais pris la peine de lui écrire l'intriguait. Elle me demanda un rendez-vous. C'est ainsi qu'elle est venue ici chez nous, pour le thé.

» Puis la semaine suivante elle invita quelques femmes de directeurs, tandis que de mon côté je rassemblais trois ou quatre femmes de délégués syndicaux et nous sommes allées voir ensemble cette pièce de théâtre. Le soir-même, mon mari y emmena un groupe de ses collègues. Quelle ne fut pas leur surprise lorsqu'ils y rencontrèrent M. Hegland ! C'est là que s'établit le premier contact. »

Les risques du dialogue

Et Jock de poursuivre : « Le lendemain le directeur du personnel, M. Hopkins, me fit venir dans son bureau. D'emblée j'ai insisté pour mettre les choses au point. Cette recherche de dialogue n'était ni pour son bénéfice, ni pour le mien. On ne m'achèterait pas. Si je venais, c'était parce que j'étais préoccupé du sort des travailleurs et de celui du pays.

» M. Hopkins se pencha simplement par-dessus son bureau et me tendit la main. Il me dit qu'il avait longtemps espéré rencontrer un homme libre de suivre ses convictions.

» Quelques collègues ouvriers me traitèrent de vendu aux patrons et on m'accusa de marcher sur les plates-bandes des syndicats. Cependant, conscient de ce danger, dans tous ces échanges extra-officiels, je n'ai



Jock Gilmour.

jamais abordé de questions financières, me concentrant uniquement sur l'amélioration des relations professionnelles, cherchant comment rapprocher les gens en les aidant à mieux se comprendre et à vivre en fonction les uns des autres. »

Dans le contexte de l'industrie britannique, où le manque de contacts entre le directeur et le personnel est frappant, il faut créer les occasions d'un dialogue, même si les risques sont certains.

Dans le cas de Jock, ces réactions n'ont pas tardé. Il fut soumis à de fortes pressions par une poignée de ses camarades délégués. Ceux-ci profitèrent d'une réunion pour provoquer un vote-surprise de méfiance et il fut déchu de son titre de secrétaire des délégués d'atelier. La presse britannique s'empara de l'affaire et contribua à la confusion qui en résulta.

« J'ai peut-être perdu mon poste, mais j'ai gagné le respect de chacun », n'hésite pas à affirmer Jock qui a été élu au Conseil régional sur la liste du Parti travailliste récemment.

Et Jock d'ajouter : « Dans mon travail syndical, l'essentiel est d'éviter de laisser traîner des petites injustices exploitables à des fins politiques.

» Cette rengaine des années soixante : *you've never had it so good*, (jamais vous ne l'avez eue si belle) a contribué à renforcer notre égoïsme national et nous a entraînés sur une pente glissante dont il faut à tout prix sortir. Nous avons besoin de dirigeants qui savent susciter ce qu'il y a de meilleur dans les Britanniques. J'ai l'espoir que cela se passera. »

Propos recueillis par
Jean-Marc Duckert.

Autour du monde avec le Réarmement moral

Le meilleur rôle

Cent vingt-cinq artistes de Grande-Bretagne et du continent, écrivains, metteurs en scène, acteurs et peintres se sont retrouvés au Théâtre Westminster de Londres. Pendant deux jours, ils ont mis en commun leurs expériences d'hommes et de femmes décidés à créer un art générateur de foi et d'espoir.

Débats contradictoires, soirée de variétés, exposition de tableaux et lecture d'œuvres inédites ont permis l'expression de tous les talents. Le mime français Michel Orpelin, un des organisateurs de la rencontre, affirmait au cours d'une discussion sur le « théâtre d'idées » : « L'art du mime, comme le dit Marceau, est lié profondément à la connaissance de l'homme. Il la reflète dans ses aspirations les plus secrètes... Pour nous, mimes, l'œuvre de Buchman est essentielle, car c'est une école de l'art de vivre qui englobe l'Art tout court. Elle nous apprend ce qui fait agir l'homme, mais aussi ce qui le fait changer et ceci est en soi un aspect important de l'art dramatique. En faisant l'expérience du changement, l'artiste découvrira peut-être qu'il est appelé à être un partenaire de Dieu dans Son œuvre créatrice. Et cela pourrait être, après tout, le plus satisfaisant des rôles ! »

Dans un collège lorrain

Trois permanents du Réarmement moral ont donné vingt-trois heures de cours aux élèves de 2^e, 1^{re} et terminale de l'externat d'enseignement libre de Thionville à l'invitation du Père supérieur. Thème de leur propos : l'approche du problème racial

par le Réarmement moral. Le programme consistait à présenter le film consacré au Dr Nkomo, d'Afrique du Sud, et un montage audio-visuel sur Chypre, puis à amener par un entretien les jeunes à réfléchir sur leur comportement face aux hommes d'une autre race, d'un autre milieu ou d'un autre âge. Chaque projection était suivie d'un moment de silence (plus ou moins silencieux suivant les cas !). Après quoi commentaires et questions fusaient :

— Pourquoi parle-t-on toujours des conflits violents comme celui de l'Irlande et jamais des révolutions pacifiques accomplies par un Nkomo ?

— Le changement d'un homme et ses conséquences, portés à l'écran, semblent trop soudains.

— Mais, selon un autre élève, si l'on avait filmé le changement de saint Paul, cela aurait paru tout aussi invraisemblable.

— Que dites-vous aux gens pour les amener au changement ?

Une rencontre a réuni à Thionville les animateurs du cours, quelques-uns de leurs élèves et des personnes de Namur, Luxembourg, Nancy et Metz désireuses de faire le point sur leur action et de préparer leur participation aux sessions de Caux.

Invitation au Laos

Le premier ministre du Laos, le prince Souvanna Phouma, a adressé une invitation officielle à la troupe de *Chant de l'Asie* à se rendre dans son pays. La première laotienne aura lieu le 10 avril à Vientiane.

Le ministre des mines de Papouasie - Nouvelle-Guinée,



Rengfeif

Une scène de « Chant de l'Asie ».

Paul Lapun, dans un message adressé à *Chant de l'Asie* déclare : « Le jour où nous avons obtenu notre autonomie, nombreux étaient ceux qui, à travers le monde, nous observaient en se demandant ce qui allait se passer. Mais rien ne se produisit. Aujourd'hui, d'autres peut-être se demandent ce qui arrivera le jour où nous obtiendrons notre indépendance. Je suis fermement convaincu que ce jour sera également paisible dans notre pays. Mais nous contenter d'espérer que la paix durera en Papouasie-Nouvelle-Guinée n'est pas suffisant. C'est pourquoi je crois au Réarmement moral, car il peut créer chez l'homme de nouvelles dispositions du cœur et de l'esprit, génératrices de paix et de bonheur pour tous. »

Entre femmes

Le maire de Birmingham, M^{me} Marjorie Brown, a reçu une délégation de dix-huit femmes de France, des Pays-Bas, d'Allemagne, de Suisse et d'Autriche à l'Hôtel de Ville.

Ces dernières, qui se sont connues au centre de conférences de Caux, ont déclaré au maire qu'elles étaient venues en Grande-Bretagne pour renforcer les liens entre femmes européennes et rechercher leur tâche commune dans le monde. Au cours de leur séjour en Grande-

Bretagne, elles ont bénéficié de l'hospitalité de familles du Pays de Galles, de l'Ecosse et des Midlands anglais.

Evénement musical dans le Pas-de-Calais

Sous le patronage du Comité culturel de Lens, *L'Oratorio pour notre Temps*, une œuvre musicale de Françoise Caubel et Félix Lisiecki, a été présenté à l'église Notre-Dame des Mines. Plusieurs centaines de personnes étaient venues écouter la chorale de la paroisse renforcée par des chanteurs suisses, belges et parisiens et un orchestre de vingt-quatre exécutants. Le lendemain l'organe régional *La Voix du Nord* écrivait : « Auditeurs enthousiastes... Une soirée exceptionnelle », en publiant une photo du concert.

Deux séances d'information sur le Réarmement moral ont eu lieu au début mars à la salle municipale d'Alès et dans le cadre d'une rencontre pastorale à Bagard (Gard).

Lausanne

Quelques Lausannoises, désireuses d'aider au financement du nouveau central téléphonique de Caux, ont organisé une série de manifestations originales — repas indien, déjeuner de raclettes, soirée de musique baroque, visites commentées de la cathédrale — ce qui leur a permis de réunir la somme de 10 000 francs suisses.

En pays haoussa

Invités par l'émir de Kano, nous venons d'effectuer un périple de 5000 km dans le nord du Nigeria. Notre équipe : Mohamed Ahmed Surur, secrétaire de la communauté musulmane d'Asmara, en Erythrée ; Isaac Amata, du Nigeria ; Michel Hénault, de Nantes, technicien de l'EDF ; Robin Evans, de Cambridge.

A Sokoto, une équipe d'accueil dirigée par le Maikama (ministre des affaires du Palais) nous attendait à 8 kilomètres en dehors de la ville pour nous escorter jusqu'au palais du sultan, chef spirituel de tous les musulmans du Nigeria. On nous conduisit dans les appartements réservés à ses hôtes ; un mouton rôti et un imposant plat de riz et de poulet avaient été préparés pour nous.

Le lendemain, nous étions reçus par le sultan et ses conseillers. Sheikh Surur expliqua en arabe les objectifs et les principes du Réarmement moral, que l'un des conseillers traduisit en langue haoussa. Puis le sultan exprima son accord et son appui : « Nous avons besoin d'appliquer à nos vies et à la société les critères moraux dont vous parlez, dit-il, ceux-ci sont les plus solides piliers sur lesquels construire la paix. »

Après avoir assisté à une représentation privée du film *Yanci* (version haoussa de *Liberté*) et organisé une autre projection dans l'un des quartiers de la ville, le sultan nous envoya, toujours escortés par le Maikama, à 25 kilomètres de la frontière du Niger, chez l'émir de Gwandu.



Halte sur la route de Lagos à Kano.



Chez le ministre des Affaires étrangères du Niger, M. Boukary Sabo (2^e à gauche).

Ce dernier écouta avec un intérêt soutenu le témoignage de Michel Hénault qui lui raconta pourquoi il avait décidé de ne plus boire d'alcool ni de fumer : « C'était incompatible avec le but de ma mission, expliqua le jeune Français, et c'était la mauvaise façon de dépenser l'argent rassemblé par mes amis et camarades qui s'étaient cotisés pour payer mon voyage. » A la fin du film, ce soir-là, l'émir prit lui-même le micro pour souligner à l'intention de ses sujets les leçons essentielles du film.

Puis le Maikama nous conduisit dans une ville nommée Argungu, célèbre pour sa fête annuelle de la pêche et son rallye automobile. Pendant l'entracte, l'émir me déclara combien, d'après lui, le monde a besoin de Réarmement moral, plongé qu'il est dans la confusion. « Ce que j'aime dans votre message, dit-il, c'est que chaque homme doit d'abord être vrai vis-à-vis de lui-même, sans attendre que d'autres commencent ; c'est à moi de faire le premier pas vers la paix et l'unité. »

Puis les émirs et le sultan de Sokoto nous dirent au revoir et nous continuâmes notre périple dans d'autres émirats le long de la frontière du Niger.

Invitation au Niger

Nous avons ensuite pu répondre à une invitation faite par M. Harou Kouka, ministre des Travaux Publics du Niger, qui en 1968 lorsqu'il était ministre de l'Education nationale, avait vu le film *Liberté* à la maison du Réarmement moral à Paris. En 1971 nous avions, sur sa demande, projeté *Liberté* dans plusieurs lycées de Niamey.

Nous avons passé six jours à Niamey, invités par M. Boubou Hama, président de l'Assemblée nationale qui nous logeait dans l'hôtel des députés. Le film, en français ou en haoussa, fut projeté successivement chez le Président Boubou Hama, chez M. Boukary Sabo, ministre des Affaires étrangères, et à la Maison des Jeunes, au Centre culturel franco-nigérien, et chez M. Sanni Kontagora, ambassadeur du Nigeria.

Le ministre des Affaires étrangères nous offrit un déjeuner pour rencontrer cinq dé-

putés, son chef de Cabinet, et M. Iacouba Issa Kone, directeur du Travail, avec qui, en tant que ministre du Travail, il avait passé une journée à Caux en 1972 lors de la Conférence du BIT à Genève. Le déjeuner fut précédé d'un exposé d'une heure sur le Réarmement moral et suivi d'un échange de vues sur la question : « Quelle devrait être la contribution de l'Afrique au monde moderne ? »

L'un des députés exprimait le désir de tous de voir une équipe de personnes parlant français ou haoussa qui viendraient enseigner les principes du Réarmement moral et projeter des films dans leurs circonscriptions.

Quant au ministre de l'Information, M. Maidah Mamadou, il est venu voir le film chez l'ambassadeur du Nigeria, « car, dit-il, cela m'intéresse vivement de voir comment les idées exposées dans *Et maintenant où allons-nous* ?¹ peuvent être mises en action ».

Le ministre de l'Intérieur, M. Boubackar Moussa, après avoir fait visionner le film par la commission de censure, donna instruction aux préfets de Maradi et de Zinder de nous accueillir et d'accorder toutes facilités pour les projections du film dans leurs villes. A Maradi des milliers de personnes, y compris le maire, l'ont vu en plein air devant la Maison des Jeunes ; à Zinder le sultan et ses conseillers se trouvaient au centre d'une assistance tout aussi nombreuse devant le Palais.

Partout où nous allions, la présence d'un jeune Français était pour notre équipe un atout précieux. Sans ses connaissances techniques, la moitié des projections n'auraient jamais eu lieu ! Mais ce qui a le plus impressionné les gens était le fait qu'il est venu à Caux pour la première fois en septembre 1973, qu'il est arrivé en Afrique le 1^{er} janvier 1974 répondant à l'appel de M. Amata, ayant trouvé l'argent pour son billet d'avion et pour ses frais de séjour et ayant pris trois mois de congé sans salaire avec l'accord de son patron et le soutien actif de ses camarades de travail.

Robin Evans.

¹ Petit manuel illustré expliquant les principes du Réarmement moral et largement diffusé en Afrique au cours des dernières années.

Caux, quand vous n'y êtes pas

Entre les conférences, Caux est loin d'être sans activité. Il ne se passe pas de week-end ou de semaine que n'arrive quelque visiteur d'outre-mer, des gens de la région, des jeunes, des groupes féminins de paroisse ou de quartier, ou d'autres personnes désirant apporter le fruit de leur travail.

Une trentaine d'ouvriers du bâtiment sont aussi constamment à l'œuvre pour assurer la modernisation et l'entretien du centre de conférences. Cet hiver, ils accomplissent les premiers travaux nécessités par l'installation d'une nouvelle centrale téléphonique. Deux douzaines de chambres sont entièrement remises à neuf. Des installations sanitaires sont transformées. Le programme de rénovation des toitures est achevé. Des balcons sont refaits. Les installations de sécurité en cas d'incendie ont été modernisées, etc. Des sommes considérables de travail et d'argent sont ainsi investies chaque année pour permettre à Caux d'accueillir pendant l'été les milliers d'hôtes qui y sont attendus.

Charles Piguet, qui habite Montreux, relate ici les expériences intéressantes que sont en train de faire quelques jeunes gens qui ont passé leurs mois d'hiver à travailler pour Caux.

« Ce qui me passionne ici, c'est que le travail est utilisé pour les gens, et pas le contraire. C'est une occasion de forger le caractère, pour soi et pour les autres, et d'apprendre les leçons de la vie. »

Celui qui parle ainsi est en bleu de travail. Demain, il fête son quart de siècle et aujourd'hui il met la dernière main au nouveau plafond de la grande salle à manger de Caux : étape pour lui, étape pour le centre de conférences du Réarmement moral !

Cette année, en effet, il y a eu du renfort pour M. Charles Rudolph, l'architecte zurichois qui se consacre depuis de nombreuses années à la modernisation et à l'aménagement du centre — sans demander de salaire et sans compter les heures supplémentaires. Trois jeunes Suédois ont désiré venir travailler quelques mois à Caux. Deux d'entre eux n'avaient pas encore de formation pro-



Maillefer

fessionnelle, le troisième était chauffeur de taxi depuis deux ans.

« Mon métier me plaisait beaucoup, raconte ce dernier : on est sans cesse en contact avec des gens et on voit leur façon de vivre. J'ai appris à connaître Stockholm, y compris par ses pires côtés. Cela m'a donné envie d'apporter un changement et c'est pour apprendre à le faire que je suis venu ici. »



Fütsch

Un ingénieur suédois à la retraite répare une des installations du théâtre.



Fütsch

Deux jeunes Suédois, originaires du même village, ont passé deux mois à insonoriser le plafond de la grande salle à manger.

Arrivés fin septembre, les Suédois se sont joints à un Ethiopien et à un serrurier suisse de leur âge et ensemble ils ont retrouvé leurs manches. Ce fut d'abord pour opérer une coupe de bois importante dans la forêt. Travail dur dans un endroit très en pente et dans le froid de l'hiver. Mais un travail qu'ils ont beaucoup aimé, nous dit l'un des Scandinaves, même si, après des journées pareilles, il n'était pas facile de s'installer encore au laboratoire de langues et de se concentrer sur l'étude du français !

Puis, changement de décor et de rythme, ils se mesurèrent au plafond de la salle à manger. En effet, depuis longtemps, des participants aux conférences avaient suggéré que celle-ci soit rendue moins bruyante. A l'initiative de quelques Hollandais et Scandinaves qui s'engagèrent à financer toute l'opération, des études furent entreprises par M. Rudolph en collaboration avec une maison française spécialisée dans l'insonorisation. Pour ces jeunes gens, il s'agissait de démonter le plafond de bois existant, de le débiter en lamelles dont ils feraient six cents « grilles avale-bruit » et de remonter celles-ci.

Un travail pour chacun

Pendant que ces cinq jeunes gens sont perchés sur leurs échafaudages, beaucoup d'autres personnes préparent à leur façon les prochaines conférences. Un ingénieur électricien retraité, Suédois lui aussi et père de huit enfants, vient de passer quatre mois à Caux, où il a mené à bien une étude électrique pour le théâtre. Et il reviendra pour les mois d'été, avec sa femme cette fois. Un entrepreneur de Bulle, retraité également, et un ingénieur lausannois, s'y retrouvent tous les lundis pour accomplir l'une ou l'autre des innombrables tâches qui peuvent se présenter dans des bâtiments de ces dimensions. Le responsable des travaux nous mentionnait au programme des prochains mois, entre autres, huit cents fenêtres à remastiquer et repeindre !

Les dames ne sont pas exclues des activités qui animent Caux pendant le long hiver montagnard, car il y a du champ si l'on veut apprendre à créer un foyer, à prendre soin d'une famille, à mettre les petits plats dans les grands — sans oublier que le travail de bûcheron, ça creuse !

Ch. Piguet.

Soljenitsyne, ou le glaive de l'esprit

L'exil de Soljenitsyne et la privation des droits civiques dont il a été frappé constituent un événement d'une portée telle qu'à partir de là l'historien peut tenter de débrouiller l'écheveau entremêlé d'une époque et d'une société. L'acte politique du 13 février 1974 forme un « nœud » au sens soljenitsynien du terme. C'est l'aboutissement d'une époque dont le héros est un homme seul, armé du glaive de l'esprit, et la scène, un peuple, rivé dans les fers d'un système inflexible et implacable.

Le personnage de Soljenitsyne est encore largement plongé dans la pénombre. Cet homme solitaire répugne à se livrer. Il semble qu'il se soit réservé à lui-même le soin de mettre à nu et sa vie et son âme dans un ouvrage biographique fondamental dont de nombreux éléments sont d'ailleurs déjà disséminés dans son œuvre.

La vie de Soljenitsyne se confond avec 50 ans d'histoire, avec le demi-siècle de l'histoire soviétique. Les péripéties essentielles de la vie de l'auteur russe sont cependant déjà suffisamment connues pour qu'on ait pu songer, plusieurs fois, à l'Ouest, à en faire la texture d'une relation biographique qui soit, en même temps, le journal tragique d'un système qui force une réalité récalcitrante à s'insérer dans des schémas pré-établis.

La plus complète, la plus sérieuse et attachante de ces biographies de Soljenitsyne est, sans conteste, celle de David Burg et George Feifer*. Le premier est un ancien écrivain soviétique, exilé depuis 1956, qui enseigne la littérature russe à Cambridge et Harvard. Le second est un soviétologue amé-

ricain. L'épais volume (478 pages) qu'ils ont publié a valeur de témoignage historique, avec toutes les garanties d'authenticité dont les auteurs ont su s'entourer. Veut-on suivre les épisodes marquants du long chemin de croix de celui que l'avenir pourrait fort bien consacrer comme le géant de la littérature mondiale du XX^e siècle, il suffit de se plonger dans l'extraordinaire fourmillement de vie sur lequel s'ouvrent les puissantes pages de ce remarquable ouvrage. Au fil des chapitres se perçoit ce frémissement intense qui se manifeste chaque fois que l'on touche à la racine existentielle d'un destin humain exemplaire. L'enfance, les études, le premier mariage, la guerre du brillant officier d'artillerie, le prisonnier kafkaïen, la furtive aurore de la déstalinisation, la lutte farouche contre l'Union des écrivains, la naissance d'une conscience universelle, tout cela est magistralement relaté dans cette biographie de poids et de prix et habilement inséré dans l'ample contexte de l'événement collectif. Une lacune de taille : tombé comme un fruit mûr de l'arbre marxiste, Soljenitsyne s'est incorporé intimement dans la foi chrétienne de la glèbe russe ancestrale pour en tirer, dès lors, sa substance vitale. Or Burg et Feifer n'en parlent qu'évasivement, un peu comme si cet aspect essentiel de la personnalité post-marxiste de leur auteur les gênait.

Chose curieuse, au sortir de cette prodigieuse plongée dans le fatum tragique de notre siècle déchiré, on est tenté de remonter à la lumière par une échelle des valeurs corrigée : l'Histoire ne se constitue pas uniquement dans une combinaison imprévisi-

ble de forces aveugles et incontrôlables. L'homme conserve une part prédominante dans l'orientation du destin collectif.

A condition qu'il se laisse guider par l'Esprit. C'est précisément là que se trouve la sublime leçon d'un destin phénoménal.

R.-F. L.

* « Soljenitsyne, sa Vie », par David Burg et George Feifer - Robert Laffont, Paris, 1973.

BOÎTES AUX LETTRES

Notre article sur « Genève malgré elle », largement diffusé parmi les autorités locales genevoises et dans les milieux internationaux, nous a valu une abondante correspondance. Deux quotidiens, le *Journal de Genève* et *La Suisse*, l'ont signalé à leurs lecteurs. L'agence de messageries Naville & Cie en a commandé 100 exemplaires pour les mettre en vente dans certains kiosques de la ville. Nous remercions tous ceux qui nous ont écrit souvent en termes chaleureux. « Que cet article soit le départ d'une évolution bénéfique pour tout le monde », remarque un diplomate. C'est bien notre intention de continuer à nous atteler à cette tâche essentielle.



La Winterthur-Accidents est toujours près de vous. Même à l'étranger!

Winterthur
ACCIDENTS

ABONNEMENTS TRIBUNE DE CAUX

Pour une année (12 numéros)

France : FF 28.—, Suisse : Fr.s. 20.—, Belgique : FB 250.—, Canada : S. 8.—. Autres pays par voie normale : FF 32.— ou Fr.s. 24.—. Pays d'outremer, par avion : FF 35.— ou Fr.s. 27.—.

Prix spécial étudiants, lycéens :

FF 15.— ; Fr.s. 12.— ; FB 150.—.

Verser le montant de l'abonnement :

En France : à la Tribune de Caux (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou au CCP 32 726 49, La Source.

En Suisse : à la Tribune de Caux, CCP 10-253 66, Lausanne.

En Belgique : au Réarmement moral 297, rue Salzennes-les-Moulins, 5000 Namur, CCP 57 81 60 — Bruxelles (avec la mention « abonnement Tribune de Caux »).

Au Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux » à envoyer à : Case postale 3, 1211 Genève 20.

Société suisse d'assurance contre les accidents à Winterthur, 40, av. du Général-Guisan, 8401 Winterthur

Zenith XL-Tronic Quartz. Une minute au plus d'écart par an: sa précision tient les promesses de sa beauté.

Les facteurs de sa haute précision: d'abord, un minéral de la préhistoire: le quartz. Nul autre résonateur ne vibre plus régulièrement ni plus rapidement.

Ensuite, un circuit intégré de quelques millimètres carrés qui a subi la rude épreuve des vols spatiaux. Il sert à entretenir et à diviser la haute fréquence du quartz (32 768 Hz) jusqu'au battement régulier de l'aiguille des secondes.

Enfin, une petite batterie

permet à notre montre à quartz de fonctionner un an durant sans interruption.

Résultat: au poignet, absolument garantie, une régularité de marche impensable jusqu'ici dans une montre-bracelet, une minute au plus d'écart par an. (L'année, rappelons-le, compte 525 600 minutes.)

Les facteurs de son exceptionnelle beauté: d'abord, l'équilibre de ses formes, savant et réussi. Le boîtier poli et le bra-

celet dans lequel il s'intègre composent, grâce à leur unité sans faille, un accord vraiment parfait. Dessiné avec soin, le cadran est guilloché. Les aiguilles et les index sont lapidés et le verre minéral antireflets résiste aux rayures.

Cet ensemble de détails révèle un art horloger qui, s'il recherche la précision totale, ne s'y borne cependant pas, manifestant aussi une brillante créativité sur le plan de la forme

et du style, ainsi que le prouve chaque modèle de la nouvelle collection Zenith.

Modèle reproduit Movado-Zenith XL-Tronic Quartz. Réf. 60 0020 510, mise à la date ultra-rapide, bat la seconde, étanche. Or 18 ct fr. 5 980.— Acier fr. 885.— Autres modèles depuis fr. 630.— Modèle à résonateur acoustique depuis fr. 380.—



ZENITH



Zenith. Nous donnons l'heure et signons sa beauté.